Germanica

30 | 2002

**Images de la jeunesse dans la littérature allemande au
XXe siècle**

Gabriele Wohmann ou le labyrinthe de l'ennui

À l'occasion du 70^e anniversaire de Gabriele Wohmann

Benoît Pivert

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2162>

DOI : 10.4000/germanica.2162

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2002

Pagination : 131-139

ISBN : 9782913857070

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Benoît Pivert, « Gabriele Wohmann ou le labyrinthe de l'ennui », *Germanica* [En ligne], 30 | 2002, mis en ligne le 16 juillet 2013, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2162> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.2162>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Gabriele Wohmann ou le labyrinthe de l'ennui

À l'occasion du 70^e anniversaire de Gabriele Wohmann

Benoît Pivert

- 1 Si esquisser en quelques lignes la biographie et les contours de l'œuvre d'un artiste tient toujours du défi, c'est assurément une redoutable gageure que de vouloir résumer en quelques lignes la vie et la production littéraire d'un écrivain lorsque celui-ci se définit lui-même comme « graphomane¹ ».
- 2 Tel est le cas de Gabriele Wohmann qui, entrée en littérature en 1957, n'a depuis lors jamais cessé de publier au rythme d'un ouvrage par an, parfois davantage, enchaînant – par ordre de fréquence – recueils de nouvelles, romans, pièces radiophoniques, scénarios de téléfilms, essais, poésie et théâtre.
- 3 Présentée par Erika Tunner dans son anthologie des littératures allemandes depuis 1945² comme l'un des écrivains majeurs de la République fédérale, Gabriele Wohmann ne jouit pourtant pas, ni auprès du grand public ni auprès des germanistes, de la notoriété d'autres femmes de lettres de sa génération et sans doute a-t-elle fini par en concevoir quelque amertume comme le suggèrent certains de ses propos amers sur le « mythe » entourant Ingeborg Bachmann.
- 4 Faut-il donc pour mériter les lauriers de la reconnaissance littéraire mener une vie tapageuse et finir drogué et carbonisé dans l'incendie de son appartement, demande-t-elle par personnage interposé dans une nouvelle sans indulgence pour une critique qui ne soupçonne le génie que dans la démesure³.
- 5 Il faut dire que la vie de Gabriele Wohmann n'a extérieurement rien d'un destin tragique ou flamboyant. Gabriele Guyot – de son nom de jeune fille – voit le jour le 21 mai 1932 à Darmstadt. Son père, Paul Daniel Guyot, est pasteur, responsable pour la Hesse et la Westphalie d'un organisme d'assistance aux malades et nécessiteux et administrateur d'un hôpital. L'écrivain le décrira plus tard comme un homme d'une bonté et d'une tolérance hors du commun, fin lettré, amateur de Goethe, homme de foi

mais aussi de conviction, farouche adversaire des nazis qui cherchèrent à lui interdire l'exercice d'une partie de ses activités.

- 6 De cette époque, Gabriele Wohmann gardera une profonde aversion pour la tyrannie et l'obéissance aveugle mais surtout le souvenir d'une enfance et d'une adolescence heureuses parmi ses frères et sœurs⁴ sous le regard protecteur du père – et d'une mère à qui elle rendra plus tard un hommage littéraire⁵.
- 7 Après son baccalauréat (1951), la jeune femme entreprend des études de germanistique, de langues romanes, de philosophie et de musicologie à l'Université de Francfort. L'étude lui gâchant le plaisir de la littérature, elle déserte l'université au bout de quatre semestres pour épouser en 1953 Reiner Wohmann, l'un de ses camarades de faculté. Le jeune couple subvient à ses besoins en exerçant des fonctions de maître-auxiliaire à l'internat de Langeoog sur les rives de la mer du Nord. Mais la jeune femme ne se sent pas l'âme professorale. De cette expérience⁶, elle ne gardera que le souvenir d'un jeu un peu pervers d'autorité et de soumission, de haine et de séduction qui lui inspirera plus tard quelques nouvelles d'une remarquable finesse psychologique⁷.
- 8 De retour à Darmstadt, elle exerce néanmoins pour quelque temps encore des fonctions pédagogiques dans une université populaire et une école de commerce. Le succès littéraire qui accompagne sa première publication, *Ein unwiderstehlicher Mann*⁸, dans la revue *Akzente* en 1957 intervient donc comme une libération.
- 9 Tout l'univers wohmannien tient déjà dans cette première nouvelle. Une universitaire célibataire aux cheveux grisonnants, pourtant prévenue par ses lectures des périls du cœur, s'amourache d'un jeune collègue marié qui n'a d'yeux que pour une autre. Tirailé entre ses sentiments pour sa femme et sa maîtresse, il finit, sur les conseils de l'héroïne, par se suicider. L'universitaire qui avait cru entrevoir dans l'amour « un moyen d'échapper à l'étau de l'ennui »⁹ savoure cette mort comme son unique victoire avant de sombrer dans un pessimisme désormais sans appel.
- 10 Le succès de la nouvelle est immédiat et vaut à son auteur des propositions de trois différentes maisons d'édition. Soucieuse de se faire connaître, la jeune femme rejoint rapidement le Groupe 47 réuni autour de Hans Werner Richter mais un individualisme foncier la protège de toute influence extérieure. En 1966, elle est l'invitée de l'association des écrivains soviétiques. L'année suivante, une bourse lui permet de séjourner un an à la Villa Massimo de Rome. Elle rentre ensuite à Darmstadt. Extérieurement, Gabriele Wohmann mène alors une vie bourgeoise et rangée aux côtés de son époux Reiner qui a abandonné toute activité professionnelle pour se consacrer exclusivement à la gestion de la carrière de sa femme qui publie et voyage sans relâche, de soirée littéraire en lecture publique.
- 11 Pourtant en 1971, Gabriele Wohmann est admise dans une maison de repos. Sa dépendance à l'égard de l'alcool et des tranquillisants est devenue telle qu'elle nécessite une cure de désintoxication qui inspirera plus tard le scénario du téléfilm *Entziehung*¹⁰. Gabriele Wohmann sort officiellement guérie et reprend son infatigable activité. Sa carrière se voit régulièrement récompensée par des prix littéraires¹¹ qui finissent par inscrire son nom dans le paysage intellectuel allemand. La femme de lettres aujourd'hui âgée de soixante-dix ans vit toujours à Darmstadt, ville où elle est née, aux côtés de celui qui est depuis bientôt cinquante ans son époux. Le couple qui eut longtemps pour voisin Karl Krolow mène une vie apparemment « sans histoire » dans l'une de ces villas cossues de la Rosenhöhe.

- ¹² Si les apparences sont sereines, l'œuvre est, elle, beaucoup plus tourmentée. On se souvient que la première nouvelle s'achevait déjà par un suicide et brillait par sa noirceur. Quelques années plus tard, dans le roman *Ernste Absicht*¹² (1970), l'écrivain met en scène une femme dont le cancer de l'utérus n'est que la manifestation cellulaire de pensées chaotiques qui prolifèrent à la vue du spectacle des choses dont l'évidence s'est perdue. Le livre ne se clôt pas sur une guérison mais sur une rémission. Le roman *Schönes Gehege*¹³ (1975) prend ainsi des allures de rechute. Dans l'attente de la mort imminente de son père, l'écrivain Robert Plath à qui une équipe de la télévision veut consacrer un reportage, se livre à un tour d'horizon dévastateur du petit monde des lettres et des media mais son regard va bien au-delà et embrasse aussi ce monde plus large que son père s'apprête à quitter. Hanté par la vision de l'absurde que la science s'est acharnée à propager, R. Plath ne parvient plus à vivre en acceptant que la mort soit l'écœurante conclusion de toute chose. Il finit par se tourner vers la foi afin d'échapper au vertige du vide. Ses angoisses métaphysiques, il les a léguées au compositeur Hubert Frey qui, dans *Frühherbst in Badenweiler*¹⁴ (1978), s'est réfugié dans une ville de cure pour fuir les dissonances obligées de la musique contemporaine et une femme dont il connaît les répliques jusqu'à la nausée. Parmi le clapotis des fontaines, il s'enfonce jour après jour dans une léthargie que seule vient interrompre sa théâtrale hypocondrie. Impossible de citer ici un plus grand nombre de récits mais ce bref aperçu donne à lui seul la juste mesure de l'œuvre.
- ¹³ Depuis ses débuts, Gabriele Wohmann met en scène dans des récits dont le ton s'apparente à la nouvelle psychologique anglo-saxonne des personnages qui s'étiolent dans un quotidien sans joie, tiraillés entre le désir de vivre et la peur de souffrir, hantés par la mort sans adhérer pour autant à la vie, rongés par l'hypocondrie et la solitude. Ses tranches de vie en forme de litotes du tragique ne sont que des inventaires de désastres. À travers tous les récits résonne une entêtante petite musique wohmannienne dont l'ennui apparaît comme le leitmotiv. Du bovarysme initial à l'ennui existentiel le plus sombre en passant par l'hypocondrie, l'œuvre contient à elle seule tous les visages de l'ennui¹⁵. Au-delà de ce polymorphisme, l'ennui y apparaît le plus souvent comme la paralysante expression de l'aphorisme de Cioran, « être ou ne pas être... ni l'un ni l'autre¹⁶ ». Trop intelligents pour se réjouir de la vie, trop irrésolus pour choisir la mort, les personnages ne font qu'endurer la durée. S'ils ont l'ennui tenace, ils n'ont pas le divertissement facile car leur complexité leur interdit les consolations du commun des mortels. Il ne leur reste plus dès lors que l'amour, l'art et la religion qui fournissent la matière des principaux ouvrages mais combien de fois ces chemins ne les ramènent-ils pas à leur mal, tissant ainsi récit après récit un véritable labyrinthe de l'ennui.
- ¹⁴ Est-ce parce que l'amour heureux n'a pas d'histoire ou parce qu'elle avait gagné ses galons littéraires dans la peinture des solitudes désolées, toujours est-il que Gabriele Wohmann semble invariablement suggérer que les chemins du cœur forment un obscur dédale dans lequel toutes les routes ne sont que des déroutés. Au fil de l'œuvre, des causes récurrentes apparaissent : unions conclues sans conviction dans l'espoir illusoire d'échapper à la solitude, classique usure du temps et, dans une perspective plus moderne, l'écueil de l'insurmontable différence des sexes, emprunt à l'écriture féminine contemporaine de l'altérité. Plus originale est sans doute cette survivance du romantisme qui fait des personnages les héritiers malheureux d'un désir d'absolu inconciliable avec la finitude des réalités terrestres et humaines. Plus inattendu aussi,

ce genre sans équivalent dans la littérature allemande contemporaine de la « tragédie-bouffe »¹⁷ de l'ennui pour reprendre un terme originellement appliqué à Huysmans dont l'humour s'apparente fortement à celui de Gabriele Wohmann : « Par l'excès des couleurs sombres de sa peinture, par l'atteinte et le dépassement dont il est coutumier d'un certain point critique dans les situations désolantes, par la préfiguration minutieuse, aiguë, des déboires qu'entraîne à ses yeux, dans l'alternative la plus banale toute espèce d'option, il parvient à libérer en nous le principe du plaisir¹⁸ ». Force est de convenir que par bien des aspects, les célibataires wohmanniens ont des allures de Folantin d'outre-Rhin... Malgré le pessimisme prêté à l'auteur, le roman *Schönes Gehege* (1975) qui marque l'adhésion au christianisme semble constituer un tournant. L'amour n'y est plus de l'ordre du sentiment romantique mais de la dilection, d'un travail à accomplir chaque jour, d'où la glorification du quotidien, des rituels salvateurs et des gestes insignifiants qui sont autant de remparts contre la peur de la mort et qui marquent aujourd'hui la production de Gabriele Wohmann¹⁹... même si les vieilles recettes éprouvées n'ont pas complètement disparu. Malheureusement pour le lecteur, un pénible ennui s'exhale malencontreusement de ces récits aux intentions roboratives dans lesquels on prétend le conjurer.

- 15 Parmi les consolations destinées à soulager l'ennui, l'art fait figure de classique. Si les personnages de Gabriele Wohmann sont souvent artistes²⁰, on chercherait toutefois vainement chez eux des traces de la légendaire sérénité goethéenne, sérénité d'un homme qui n'ignorait pas l'ennui mais le conjurait dans une création, source de bonheur. Très éloignée de la sérénité de l'âge classique, Gabriele Wohmann passe en revue dans une manière d'illustration de l'essai de Jean-Paul Aron, *Les modernes*²¹, tout ce qui, dans l'art contemporain, contribue à générer l'ennui, à commencer par la tyrannie d'un modernisme à tout crin qui empêche Philine dans la nouvelle *Im Ried* (1992) de peindre autre chose que des traces fuligineuses sur une toile, qui oblige Hubert Frey à composer une « musique psychanalytique » (*Frühherbst in Badenweiler*, 1978) et qui prétend imposer à Robert Plath (*Schönes Gehege*, 1975) une littérature engagée au détriment de sa sensibilité. S'ajoute à cela le fardeau du passé, le sentiment paralysant que tout a été dit et que l'on est né trop tard ainsi que l'angoissante question d'une possible fin de l'art qui, conjugués, ont fini dans *Nach Becketts Tod* (1992) par réduire Godwin, l'écrivain, à l'impuissance. Gabriele Wohmann dresse un tableau sombre du métier d'artiste depuis la mort des Muses. Tout, depuis l'ennuyeuse tyrannie des critiques en passant par la compétition artistique et la frénésie créative collective jusqu'à la transformation de l'artiste en représentant de commerce, semble concourir à faire surgir l'ennui. Toutefois, si la *création* artistique échappe aujourd'hui difficilement à l'austérité, à la morosité et à l'artifice, la *contemplation esthétique*, sur le mode schopenhauerien, n'a rien perdu de sa valeur. Réfutant par-là même le reproche d'inconsolable noirceur, Gabriele Wohmann dépeint abondamment les vertus bienfaisantes de la musique de Bach et de Schubert sur une âme ennuyée. Ce ne sont, du reste, pas les seules consolations esthétiques contenues dans une œuvre qui rappelle tout aussi généreusement les bienfaits de la littérature et fait l'éloge de Tchékhov dont la sépulture a donné son titre à un roman²². C'est donc avec cette même subtilité qu'on lui reconnaît si volontiers dans la peinture de l'amour et de l'ennui que Gabriele Wohmann analyse les rapports souvent complexes qu'entretiennent l'homme moderne et l'art, un art tantôt dénoncé comme ennuyeux, lugubre et mortel, tantôt invoqué comme consolation suprême à l'ennui.

- 16 Si, comme l'écrit Jean-Marie Paul, Dieu est mort en Allemagne, rien d'étonnant à ce que durant des années, l'ennui wohmannien semble s'écrire sur fond d'athéisme et de négation du sens. Dans les premières nouvelles et particulièrement dans le roman *Ernste Absicht* (1970), le récit paraît se dérouler dans une temporalité de l'absurde ; « tu répètes pendant la seconde minute la première minute et pendant la troisième minute la seconde minute et pendant la quatrième minute la troisième minute [...] »²³. Pareils aux héros de Camus, au Roquentin de *La Nausée* de Sartre ou au Dino de la *Noia* de Moravia, les personnages déambulent comme étrangers au monde. Certains finissent par se suicider sans états d'âme, « abattus comme ceux qui n'ont pas d'espérance ». Pourtant, les personnages passent tant de temps dans les églises et les récits sont si souvent truffés de références bibliques – comme ces citations du *Livre d'Isaïe* dans le roman *Ernste Absicht* – qu'à l'instar de la journaliste Renate Miehle, on peut se demander, avec le recul, si sous la plume de Gabriele Wohmann « beaucoup des descriptions d'un quotidien vide de sens, incohérent, ne sont pas à vrai dire des prêches contre une vie loin de Dieu »²⁴. C'est ce que semble indiquer le roman *Schönes Gehege* (1975) à partir duquel Gabriele Wohmann s'engage, par l'entremise de ses personnages et à la suite de Kierkegaard, le chevalier de la foi, sur les traces des contempteurs de la raison et des détracteurs d'une science qui prive l'homme de tout espoir, le condamnant à un ennui dont la définition devient l'absence de Dieu²⁵. L'élan religieux se veut ferme : « Pourrais-je donc penser la mort si je n'avais pas d'espoir ? Je me refuse à ne pas espérer²⁶ », claironne le protagoniste, Robert Plath. Toutefois dans le roman lui-même et dans les récits qui suivent, cet élan dans la foi est suivi de tant de rechutes que ressurgit inmanquablement l'image d'un labyrinthe de l'ennui. La foi ne parvient pas à engendrer la joie. Dans *Die Vikarin*²⁷ (1989), c'est une femme qui impose à sa paroisse de ne chanter que des cantiques tristes, dans *Die Vermischung der Lehren* (1989) c'est un théologien qui a certes choisi la foi comme alternative au suicide mais dont la définition de la terre demeure « tout autour, de l'eau, au beau milieu, le malheur²⁸ ».
- 17 Malgré la volonté affichée de croire qui transparaît à travers un titre récent comme *Erzählen Sie mir was vom Jenseits* (1994)²⁹ et suffit, à lui seul, à conférer à Gabriele Wohmann une place à part dans la littérature allemande contemporaine, les personnages n'en finissent pas de retomber dans leurs errements anciens et rares sont ceux qui parviennent en dépit de leur adhésion au christianisme à se réjouir de la vie. On se suicide toujours beaucoup chez Gabriele Wohmann, comme cette femme qui, dans *Grafenschaft* (1992), après avoir refermé les écrits d'un grand théologien, part libérer de vieux chevaux enfermés dans des boxes pour se faire piétiner. Elle s'estime plus à plaindre encore que les animaux car « ce qu'était l'ennui, ils ne le savaient pas, pas plus qu'ils ne connaissaient l'angoisse³⁰. »
- 18 Est-ce dans une interprétation erronée de la foi qu'il convient de chercher les sources de tant d'élans brisés ? Certes chez Gabriele Wohmann, le protestantisme auquel adhèrent les personnages et leur auteur, apparaît souvent comme une religion de l'affliction, de l'abstraction et du dépouillement plus avare de consolations palpables que le catholicisme mais il semble bien plutôt qu'il faille voir dans la psychologie des personnages – et sans doute aussi de leur auteur – la source première de leur ennui. Résumant l'œuvre de Gabriele Wohmann, l'écrivain et critique Ingeborg Drewitz notait en 1974 « une absence d'adhésion à la vie, peut-être aussi une incapacité à adhérer à la vie malgré ou en raison d'une acuité du regard des plus développées³¹ ». Le jugement n'a rien perdu de sa justesse et c'est peut-être cette lucidité qui, minant insidieusement

la volonté de croire, confère à l'œuvre de Gabriele Wohmann dont la peinture de l'ennui ne brille pas toujours par son originalité une tension intéressante.

- 19 L'ennui dans la foi, tel qu'il s'exprime sous la plume de Gabriele Wohmann, semble suggérer la survivance de l'*acédie* abondamment décrite au Moyen Âge puis oubliée des laïcs – et des dictionnaires – avant d'être ressuscitée par des théologiens contemporains tels W. Dirks³² ou Joseph Pieper³³. L'œuvre récente de Gabriele Wohmann apparaît à l'occasion comme l'illustration de cette acédie, telle que la définit Gabriel Matzneff dans *Le Taureau de Phalaris* : « L'acédie, c'est assurément l'ennui et la paresse, [...] c'est aussi le désenchantement et la désillusion. L'acédie, c'est un relâchement de l'âme, un laisser-aller de l'esprit, une langueur dans la psalmodie, une faiblesse dans la prière, une mise en doute de la bonté de Dieu et de la fécondité de notre énergie créatrice³⁴. »
- 20 L'un des mérites de Gabriele Wohmann tient peut-être au refus de tout manichéisme théologique. Comme Luise Rinser a su naguère dans *Felix tristitia*³⁵ (1962) dépeindre le malheur universel et la blessure du monde sans sombrer dans ce désespoir radical du nihilisme auquel le chrétien ne saurait s'abandonner, la chrétienne Gabriele Wohmann se refuse tant à l'enjolivement édifiant qu'à une noirceur sans partage. Sans nier la possibilité de moments de bonheur, elle a su reconnaître à l'ennui d'exister, à la tristesse et à la mélancolie leur légitimité.
- 21 Malgré cela, celle qui, dans une œuvre largement autobiographique (*Bitte nicht sterben*, 1993), affirme non sans audace que Dieu n'a rien contre le suicide et qui a si souvent mis en scène la mort librement consentie entre aujourd'hui dans sa soixante-dixième année... On peut s'en étonner. On peut aussi se souvenir que, de Schopenhauer à Cioran, ils sont nombreux à avoir blanchi sous le harnais, ces contempteurs irrésolus de l'existence. Pareille longévité devrait faire réfléchir. L'ennui a de toute évidence des charmes secrets ou des vertus insoupçonnées.

NOTES

1. « Selbsterklärte Graphomanin », Hans Wagener, *Gabriele Wohmann*, Colloquium Verlag, Berlin, 1986, p. 10.
2. Erika Tunner, Francis Claudon, *Les Littératures allemandes depuis 1945*, Paris, Nathan, 1995.
3. Gabriele Wohmann, « Sechzig passt », in « *Das Salz, bitte !* », Piper, Munich, 1992.
4. Un frère et une sœur aînés ainsi qu'un frère cadet.
5. *Ausflug mit der Mutter*, Luchterhand, Darmstadt, 1976.
6. Gabriele Wohmann enseignait l'anglais, le français et l'allemand.
7. « Sie sind alle reizend », in *Sieg über die Dämmerung*, Munich, Piper, 1960, « Eine Zigarette, eine Zigarette », in *Alles zu seiner Zeit*, Munich, DTV, 1976.
8. Gabriele Guyot, *Ein unwiderstehlicher Mann, Akzente*, édité par Hans Bender et Walter Höllerer, Carl Hanser Verlag, Munich, 1957.
9. « Ein Ausweg aus der Umklammerung der Langeweile », cité d'après l'édition Rowohlt, Reinbek, 1988, p. 9.

10. Gabriele Wohmann, *Entziehung*, Luchterhand, Darmstadt-Neuwied, 1974, scénario du téléfilm diffusé sur ZDF en 1973 avec Gabriele Wohmann dans le rôle principal.
11. 1980 : médaille du mérite de la RFA, 1985 : prix littéraire de la ZDF, 1988 : prix culturel de la Hesse, 1992 : prix littéraire Konrad Adenauer.
12. *Ernte Absicht*, Luchterhand, Neuwied-Berlin, 1970.
13. *Schönes Gehege*, Luchterhand, Darmstadt-Neuwied, 1975.
14. *Frühherbst in Badenweiler*, Luchterhand, Darmstadt-Neuwied, 1978.
15. Lire à ce propos notre étude détaillée *Ni vivre, ni mourir. L'ennui dans l'œuvre de Gabriele Wohmann*. Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 1999.
16. Émile-Michel Cioran, « Aveux et anathèmes » (1987), in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1995 p. 1705.
17. Philippe Audoin, *Huysmans*, Paris, éd. Henri Veyrier, 1985, p. 12.
18. André Breton, *Anthologie de l'humour noir*, in *Œuvre complètes*, La Pléiade, 1992, p. 996.
19. *Paarlauf* (Luchterhand, Darmstadt-Neuwied, 1979) ou « *Das Salz, bitte !* », (Piper, Munich, 1992) constituent deux exemples de cette volonté affichée de porter sur le couple un regard « positif ».
20. Outre les artistes déjà cités, nous mentionnerons encore les peintres Wurff dans *Ein Fall von Leichtsinn* (1966), Paulo dans *Atelierbesuch* (1968), Philine dans *Im Ried* (1992), les écrivains Godwin dans *Nach Becketts Tod* (1992), Bruno Schweizer dans *Nachkommenschaften* (1981), Ben dans *Man kann nicht alles haben* (1994). Une liste exhaustive est ici impossible.
21. Jean-Paul Aron, *Les modernes*, Paris, Gallimard, 1984.
22. Tchekhov s'est éteint à Badenweiler en 1904, cf. *Frühherbst in Badenweiler*.
23. « Du wiederholst in der 2. Minute die 1. Minute und in der 3. Minute die 2. Minute und in der 4. Minute die 3. Minute », *Ernte Absicht*, cité d'après l'éd. Fischer, Francfort, 1988, p. 185.
24. « Sind nicht viele ihrer Schilderungen eines sinnentleerten, zusammenhanglosen Alltags eigentlich Predigten gegen ein gottfernes Leben ? », Renate Mieke, *Das Obere vom Streuselkuchen*, F.A.Z., 10/10/1989, p. 20.
25. « Langeweile ist Gottlosigkeit, ist Angst vor dem Nichts, vor dem Tode. » *Schönes Gehege*, cité d'après l'éd. Luchterhand, Darmstadt, 1985, p. 55.
26. « [...] könnte ich denn den Tod bedenken, ohne Hoffnung ? Ich weigere mich, nicht zu hoffen. » *Schönes Gehege*, p. 60.
27. Gabriele Wohmann, « Die Vikarin » in *Kassensturz*, Luchterhand, Darmstadt-Neuwied, 1989.
28. « Ringsherum Wasser, mittendrin das Unglück », *Die Vermischung der Lehren*, *ibid.*, p. 12.
29. Gabriele Wohmann, *Erzählen Sie mir was vom Jenseits*, Mayence, Matthias-Grünwald-Verlag, 1994 (recueil de poèmes, d'essais, de nouvelles et d'interviews).
30. « [...] was die Langeweile ist, wüssten sie so wenig, wie sie die Angst kennen, dachte ich », Gabriele Wohmann, *Grafenschaft* in « *Das Salz, bitte !* », p. 112.
31. « Das trotz (oder nein : wegen) der scharfen Beobachtungsgabe Nichtteilhaben am Leben, vielleicht auch nicht Teilhabenkönnen. » Ingeborg Drewitz, « Sie drückt ganz schön fest zu, aber sie lächelt ja », *Merkur*, 1974/10, p. 991.
32. W. Dirks, « Traurigkeit und Trägheit » in R. Walter, *Literarische Fastenpredigten. Über die Laster in unserer Zeit*, Fribourg/Heidelberg, 1981.
33. Joseph Pieper, *Lieben-hoffen-glauben*, Munich, Kösel, 1986.
34. Gabriel Matzneff, *Le taureau de Phalaris*, La Table Ronde, Paris, 1994, p. 21.
35. Luise Rinser, *Vom Sinn der Traurigkeit (Felix tristitia)*, Zurich, 1962.

AUTEUR

BENOÎT PIVERT

Université de Paris XI